

# Editorial

*Si nous reculons sur notre langue, nous serons emportés purement et simplement.  
C'est à travers notre langue que nous existons dans le monde autrement que comme un  
pays parmi les autres.*

*Georges Pompidou*

## Note de la rédaction

**L'**ensemble de la presse médicale française s'est émue de certaines directives tendant à minimiser la valeur des articles écrits en français.

A l'heure où nous mettons en place une revue francophone sur les brûlures, il nous a paru intéressant de montrer que nous ne sommes pas seuls dans ce combat.

S'adressant aux chirurgiens, essentiellement généraux, le Professeur Y Chapuis a exprimé une conviction identique dans «Les Annales de Chirurgie» des éditions Elsevier que nous remercions de nous avoir autorisés à publier ce texte.

Malgré des difficultés supplémentaires liées au faible effectif de notre spécialité et à sa multidisciplinarité, nos efforts vont dans le même sens et visent les mêmes objectifs.

C'est pourquoi nous nous associons aussi au communiqué que l'on trouvera plus loin et que nous insérons dans notre revue.

Ce numéro où l'on trouvera un article venu du Canada et un autre du Liban prouve que nous ne sommes pas si utopiques que cela, puisque le français n'est pas l'expression que du seul hexagone.

*Serge Baux*

---

---

## Un sursaut d'orgueil pour le maintien des revues francophones ? (\*)

**L'**a presse s'est faite l'écho récemment d'une recommandation émanant d'une grande institution hospitalière indiquant aux membres du corps médical que l'évaluation de leur capacité en matière de recherche clinique pouvait, par souci de simplification, ne retenir que les travaux publiés en anglais. Cette directive ajoutait qu'elle ne faisait que tirer la conclusion du constat que les publications de langue française étaient généralement écartées par les médecins eux-mêmes à l'occasion de l'inventaire de leur recherche clinique.

Au-delà de l'émotion légitime qu'a suscitée cette information, il paraît sage d'en tirer un motif de réflexion. Avant 1970, la littérature médicale française a côtoyé sans état d'âme la littérature anglo-saxonne. En chirurgie générale, quatre revues régnaient sur le territoire national, les pays limitrophes et francophones, sans compter les journaux de spécialités. La règle était d'être abonné à deux ou trois d'entre elles sans oublier les revues de langue anglaise qu'il était bon de consulter.

(\*) Ce texte est paru dans les Annales de Chirurgie 2000 : 125 : 109-110. Chir Main 2000 : 19 ; 143-4. Il est reproduit avec l'aimable autorisation des Editions scientifiques et médicales Elsevier SA. (Tous droits réservés).

Un virage d'abord insensible puis accéléré s'est produit il y a trente ans dans le monde hospitalo-universitaire au profit des publications en langue anglaise. Il est utile d'en analyser les causes. La première tenait à l'existence déjà ancienne chez les éditeurs anglais et américains de comités de rédaction, identiques à ceux qui existaient dans le domaine scientifique. Ces comités veillaient de manière scrupuleuse au respect par les auteurs de règles précises et jugeaient les textes sur leur contenu scientifique, leur originalité et l'intérêt du message qui en découlait. De plus, ils attachaient une importance particulière à la présentation, à l'application stricte des instructions aux auteurs, à la qualité de la rédaction, de façon à obtenir un travail intelligible, facile et rapide à lire, centré sur la présentation des résultats. La langue anglaise se prête bien à ces qualités de concision et de précision.

Ainsi pour un auteur, le fait d'avoir un article accepté par de telles revues, alors que progressivement le nombre de travaux soumis est allé croissant conduisant à une sélection plus douloureuse, est apparu comme une valeur ajoutée gratifiante et donc très recherchée.

À l'opposé, rédaction appropriée et sélection rigoureuse ont longtemps manqué à nos revues. La méconnaissance trop fréquente des instructions aux auteurs, les effets de prose et l'emploi d'un jargon médical hélas trop répandu ont affaibli la qualité de nos revues. Leur valeur « marchande » s'est lentement érodée.

Le coup de grâce est venu de deux directions. En premier lieu la multiplication des congrès, des rencontres internationales et des séjours de jeunes chirurgiens français à l'étranger, notamment aux Etats-Unis, a donné à l'anglais, langue véhiculaire prépondérante, un monopole qui s'est étendu de la communication à la publication. En second lieu, les publications en langue anglaise ont acquis du fait d'une sélection rigoureuse et d'une large diffusion, un facteur d'impact élevé (coefficient destiné à refléter la fréquence avec laquelle sont référencés les travaux publiés dans la revue considérée). Ainsi la qualité d'un travail épouse la réputation de son support écrit tandis que la revue s'efforce d'entretenir le baromètre de sa réputation.

Ce processus a conduit les membres des jurys des concours destinés à sélectionner l'élite enseignante de la chirurgie à retenir préférentiellement ou exclusivement, à l'instar de ce qui se faisait depuis longtemps dans les milieux scientifiques et chez les fondamentalistes en médecine, les travaux publiés dans les revues à facteur d'impact élevé, éventuellement à les comptabiliser jusqu'à obtenir une notion de seuil.

La brèche a donc été largement ouverte il y a 20 ans, la soumission aux véhicules « majeurs » d'expression instaurée, l'originalité et l'indépendance de notre littérature médicale affaiblies. Mais rien n'est irréversible.

demeure possible de concilier le souci d'être présent sur la scène internationale grâce à des travaux véritablement originaux et de publier en français des travaux de qualité.

La fusion récente de *Chirurgie* et des *Annales de chirurgie* déjà rejointes par le *Lyon chirurgical*, est une première étape de cette ambition. Elle s'accompagne de la volonté d'une grande exigence de la qualité rédactionnelle et scientifique des travaux publiés. Il n'y a aucune raison de penser que des chirurgiens français qui tiennent parfaitement leur place lorsqu'il s'agit de soigner et d'innover (la transplantation d'organes et la chirurgie vidéo-assistée sont là entre autres pour le démontrer), soient frappés d'indigence intellectuelle lorsqu'il s'agit d'écrire ou de juger une production scientifique qui emprunte notre langue.

La directive dont il est fait état au début de cet éditorial, qu'il ne convient pas de grossir démesurément, a au moins le double mérite de nous montrer l'ampleur de la dégradation et la dimension du chemin à parcourir pour échapper à l'hégémonie et dans une certaine mesure à l'arbitraire de la littérature médicale de langue anglaise, afin de conserver à notre patrimoine linguistique son importance, son autonomie et sa liberté. Il faut souhaiter que les chirurgiens, en particulier hospitalo-universitaires, comprennent l'enjeu et soient prêts à relever le défi.

*Yves Chapuis*

Rédacteur en chef des *Annales de chirurgie*